

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

UNE VISITE FRUCTUEUSE

(PAR HILLON'S)

C'était dans le mois de mai 1880 que j'eus, avec un de mes amis, le privilège de visiter un couvent de Trappistes, un de ces anciens monastères, que l'on trouve dans le sud de la Flandre.

Pendant nos pérégrinations en la compagnie du Père Abbé, que je connaissais très bien, nous nous trouvâmes, tout d'un coup, en présence d'un beau crucifix, dans une pauvre mais modeste cellule, où je lus les lignes pieuses que je transcris ici :

MON CRUCIFIX,

Je le porte partout ; je le préfère à toutes choses.

MON CRUCIFIX

Quand je succombe, il me relève ;
 Quand je pleure, il me console ;
 Quand je souffre, il me soulage ;
 Quand je tremble, il me rassure ;
 Quand j'appelle, il me répond.

MON CRUCIFIX

Est la lumière qui m'illumine,
 La chaleur qui me réchauffe,
 L'aliment qui me nourrit,

La fontaine qui me rafraîchit,
La douceur qui m'enivre,
Le baume qui me guérit,
La beauté qui me charme.

MON CRUCIFIX

Est la solitude où je me repose,
La forteresse qui m'entoure,
La fournaise qui me consume,
L'océan qui me submerge,
L'abîme où je me plonge.

MON CRUCIFIX

Je ne veux désirer que toi !
Ne rechercher que toi !
Ne demander que toi !
Ne rien aimer que toi !
Ne rien posséder que toi !

MON CRUCIFIX

Soutiens-moi quand je travaille,
Garde-moi pendant que je vis,
Rassure-moi pendant mon agonie,
Repose sur mon cœur pendant ma dernière heure.

OH, MON CRUCIFIX

“ Oui, ” me dit le bon Père Abbé, à qui je les avais demandées, “ copiez ces lignes, propagez-les, et, pardessus tout, rappelez-vous-les toujours. Et lorsque votre cœur sera broyé par une de ces douleurs plus torturantes sur le champ lointain de vos missions, que dans notre paisible retraite, ou lorsque votre âme sera écrasée sous les poids de l'abandon, du délaissement et de la crainte, agenouillez-vous devant votre crucifix, puis baisant avec amour les pieds du Divin Consolateur, répétez doucement ces mots :— “ Oh que de larmes elles ont tariées ! ”

LE CURÉ DE CAMPAGNE

... Je ne crois pas me tromper en disant que le gouvernement moral des villages est quasi concentré dans le curé. Lui seul est professeur de morale ; il tient ses ouailles dans ses mains, avec une sainte liberté, avec une incroyable plénitude. Il ne les quitte pas un instant, depuis le berceau jusqu'à la tombe, à la messe, en chaire, au confessionnal, au lit de mort, aux relevailles, au mariage. Il est le maître, le directeur, le possesseur de leurs soupirs, de leurs terreurs. Le dogme, la pénitence, l'absolution, la conduite, les bons et les mauvais désirs, les penchants, les inimitiés, les vengeances, les chutes et les repentirs : il voit tout, il entend tout, il sait tout. Il effraye les consciences et il les rassure ; il frappe et il console.

On pourrait, à toute force, se passer de maire et d'instituteur ; mais de curé, comment ?

En quelque lieu sauvage et retiré que soit située une commune, vous, voyageur égaré, vous êtes sûr de trouver un homme plus ou moins instruit, qui vous comprend et qui vous répond ; et n'est-ce pas une chose merveilleuse de voir tant de phares lumineux luire en tout temps, la nuit comme le jour, au bord des rivières, sur les plaines et sur les montagnes ? Ainsi se gardent, au foyer de chaque presbytère, le culte de Dieu, les devoirs de la morale et les lettres humaines.

Mais ce n'est pas la seule reconnaissance que la civilisation doive à la religion.

Supposons que l'on abolisse le culte, les prêtres et les églises ; à l'instant, le jour consacré au repos cesse. Il n'existe plus de commune que de nom. Les habitants ne se connaissent presque plus entre eux. Le bourg devient désert. Il n'y a plus de cloches pour annoncer les prières du soir et du matin, ni pour faire souvenir des morts. Le cimetière ne repose plus sous la garde de Dieu. Chaque habitant reste chez soi, et les affaires, et les marchés, et les échanges, les alliances, ne trouvant plus un centre commun où se prendre, où se faire, languissent. Les mères et les filles négligent les soins de la

propreté dans leur demeure et dans leur mise. Alors, pour tout dire, les hommes et les femmes, n'ayant plus d'autre retenue que la pudeur naturelle, barrière malheureusement trop faible, tombent dans des excès honteux. Les âmes, également sans frein, mais non pas sans terreur, se précipiteraient dans la superstition ; l'égoïsme remplacerait la charité ; l'orgueil, l'humilité, la conscience ; les loups garous, les saints ; les sorciers, le prêtre ; les cabarets, le presbytère ; les lieux de débauche, l'église ; le ciel céderait à l'enfer et le diable supplanterait Dieu.

SIMON.

Entretiens du village.

ENFANCE DE JEANNE D'ARC

Les parents de Jeanne étaient de simples laboureurs " de bonne vie et renommée ", n'ayant, avec leur chaumière, qu'un bien petit patrimoine ; mais considérés dans leur état, vrais et bons catholiques, et soutenant avec honneur leur pauvreté. Ils eurent trois fils : Jacques, Jean et Pierre, et deux filles, Jeanne ou Jeannette et Catherine.

Des deux sœurs, Jeanne était l'aînée. Elle grandit auprès de sa mère, formée par elle à la religion et au travail : c'est un témoignage qu'elle ne craignit pas de se rendre à elle-même ; car, par ce témoignage, c'est sa mère qu'elle honorait. " Elle était bonne, simple et douce fille, " dit une amie de son enfance ; " point paresseuse, " ajoute un voisin : et elle travaillait de bon cœur, tantôt filant, jusque bien avant la nuit aux côtés de sa mère, ou la remplaçant dans les soins du ménage, tantôt partageant les devoirs plus rudes de son père, pourvoyant à l'étable, allant aux champs, mettant la main, selon qu'il le voulait, à la herse, à la charrue, et quelquefois aussi gardant pour lui dans la prairie commune le troupeau du village, quand le tour en était venu.

" Bonne fille, " c'est le cri de tous ; honnête, chaste et sainte, parlant en toute simplicité, selon le précepte de l'Évangile :

“ Oui, non ; cela n'est pas. ” — Sans manque, voilà tout ce qu'il lui arrivait d'ajouter à sa parole pour en attester la vérité. Un pur rayon de l'amour divin illuminait cette vie si occupée, et donnait du charme à ses labeurs. Le petit jardin de la maison paternelle touchait au cimetière, qui est comme le jardin d'une église de village. Jeanne usait du voisinage pour aller à l'église le plus souvent qu'elle le pouvait : elle y goûtait une douceur extrême. On l'y voyait prosternée devant le crucifix, ou bien les mains jointes, les yeux levés vers l'image du Sauveur ou de la Vierge sa mère. Tous les matins, pendant le saint sacrifice, elle était au pied des autels ; et le soir, quand la cloche qui sonnait les complies la surprenait aux champs, elle s'agenouillait, et son âme s'élevait à Dieu. Elle se plaisait à entendre chaque soir ce commun appel à la prière. Quand le sonneur de l'église (on le sait de lui-même) venait à l'oublier, elle le reprenait, disant que ce n'était pas bien, et promettait de lui donner des gâteaux pour qu'il se montrât plus diligent. Elle ne se bornait pas aux devoirs que la religion prescrit à tout fidèle. Cette jeune fille, qui avait accompli de si grandes choses à dix-neuf ans, est tout entière à ces pratiques naïves de dévotion où les âmes simples et pures ont tant de charmes à se répandre. A moins d'une lieue au nord de Domremy, sur le penchant de l'un des coteaux qui descendent vers la Meuse, il y avait un ermitage dédié à Notre-Dame de Bermont. Jeanne aimait à le visiter ; et le jour que l'Église a plus spécialement consacré à Marie, le samedi, vers la fin de la journée, elle se joignait à d'autres jeunes filles pour y venir prier ensemble et y brûler des cierges : symbole consacré par l'Église pour rappeler aux fidèles la foi qui veille et l'amour qui doit brûler pour Dieu.

H. WALLON.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

AMOUR ET LARMES

V

FORCE D'ÂME

Les deux sœurs étaient remontées ensemble dans l'appartement. Marie-Sophie donna ses soins à Annonciade et lui prodigua mille caresses, mais elle ne lui demanda plus : Qu'as-tu ? Elle savait trop bien que de ses paroles imprudentes et coupables était éclos cette douleur. Il lui sembla que le silence et le temps valaient mieux pour le repos de la jeune femme qu'une complète explication et quoiqu'elles eussent toutes les deux la pensée toujours fixée sur le même sujet, il ne vint point à leurs lèvres. Pour la première fois depuis tant d'années d'étroite et chère intimité, Annonciade et Marie-Sophie évitaient presque de se regarder, et se quittèrent sans avoir éclairci l'erreur déplorable qui devait jeter son ombre désolée sur la vie entière de la petite fée.

Ce genre d'explication n'a pas de lendemain ; en s'embrassant avant la nuit, les deux sœurs savaient bien que jamais plus leurs lèvres ne s'ouvriraient sur les événements de cette journée ; longtemps Annonciade tint sa tête appuyée sur la poitrine de sa sœur, poussant de longs soupirs que Marie étouffait sous ses baisers, et ainsi s'acheva cette triste soirée si différente des espérances caressées le matin, alors que le voile des plus douces illusions enveloppait les heures à venir.

Le lendemain, madame de Ribienne, inquiète de l'indisposition qu'avait subie Annonciade et dont elle ignorait la cause, conjura son gendre de renoncer au voyage projeté, et de laisser auprès de sa mère et de sa sœur cette enfant chérie, qui avait besoin de soins et de repos. Amédée y consentit sans peine. Le voyage rêvé en des jours heureux, et déjà si loin, avait perdu toute sa séduction, depuis qu'une inexplicable froideur était venue enlever au jeune professeur sa confiance dans l'affection d'Annonciade.

L'union seule du cœur et de l'âme pouvait le rendre heureux, et soudain, sans qu'il sût quelle en était la cause, cette union lui était interdite, ce trésor se fermait. Son cœur ouvert et loyal recevait une blessure mortelle de l'invariable réponse d'Annonciade à toutes les questions affectueuses qu'il lui avait adressées ; je n'ai rien !

quand tout en elle dénotait une peine profonde. L'imagination d'Amédée se monta douloureusement. Il supposa qu'au milieu du monde riche et titré qui l'avait entourée, elle avait entendu quelque blâme ou reçu certain avertissement détourné dont elle gardait la cruelle atteinte. A quoi bon alors le voyage qui devait emprunter la majeure partie de son charme à l'accord de leurs âmes, puisque leurs âmes étaient désunies ? Maintenant la solitude leur serait à charge à tous deux ; il valait mieux laisser auprès de la famille celle dans le cœur de laquelle il avait espéré la remplacer.

Mais quand ce projet fut soumis à la jeune femme, elle fit une sérieuse opposition. Elle insista avec une vivacité d'enfant sur l'accomplissement de ce voyage, affirmant que le mouvement et la distraction la guériraient.

— Je veux voir la Suisse, répétait-elle, avec une insistance étrange dans un caractère jusque-là indécis et sans volonté personnelle.

— Tu feras ce voyage aux vacances, disait Madame de Ribienne, dans son ignorance des causes morales qui agitaient la jeune malade. A cette époque, si Médéric est mieux, Marie-Sophie pourra vous accompagner et te prodiguer les soins maternels auxquels tu es habituée.

A cette proposition qu'Amédée appuya énergiquement, Annonciade fut prise d'un tel frisson au cœur qu'elle comprit à l'instant qu'une séparation entre sa sœur et elle, non point momentanée, mais continue, était indispensable à son repos ; que les anciennes habitudes, les relations tendres et intimes avaient perdu la sécurité qui en fait tout le charme et seule leur donne du prix. Il fallait que ce voyage eût lieu, maintenant et qu'ils le fissent seuls. Annonciade le répéta sur un ton qui n'admettait pas la réplique, qui blessa sa mère, affligea profondément Marie-Sophie et causa de l'humeur à Amédée.

Donc, ils partirent le soir. Beaucoup de larmes furent versées qui ne révélaient que bien imparfaitement les plaies dont tous ces cœurs étaient atteints. Annonciade se serra longtemps contre sa sœur, l'âme pleine des cris étouffés sur les lèvres. Il y avait de la douleur, de l'effroi, de la jalousie et de l'affection dans ses caresses.

Elle semblait demander la vie à celle qui lui avait donné la mort. Elle observa jalousement Amédée quand il fit ses adieux à Marie-Sophie, et il lui sembla que tous deux étaient très-pâles, très-émus, et qu'en baisant la main de sa belle-sœur le jeune homme avait

tressailli. Sa seule excuse, c'est qu'elle regardait avec un cœur malade.

Elle monta en voiture agitée d'un tremblement nerveux en criant : " Adieu, ma mère !" comme se dit l'adieu éternel sur le lit d'agonie.

La pauvre jeune femme n'éprouvait plus qu'un seul ardent désir, celui de fuir, de s'éloigner pour toujours des lieux où elle avait connu la souffrance sous la forme la plus aiguë. En voyant Amédée serrer avec une sainte affection les mains de Marie-Sophie, en lui disant : " Combien vous allez nous manquer, oh ! ma chère Marie," Annonciade se répéta intérieurement qu'elle ne suffisait pas à son mari, qu'elle ne lui suffirait jamais et c'est alors que sortit de son cœur cet adieu suprême qui déchirait l'oreille comme un sanglot.

Nous allons, pour quelque temps, les suivre dans leur voyage et quitter Marie, non sans avoir appris au lecteur que le châtement le plus cruel de sa faiblesse fut l'éloignement de sa sœur, éloignement dont elle comprenait toute la portée morale. Ce n'était pas la distance, pas le pays étranger qui les séparaient, mais cette plaie creusée au cœur d'Annonciade, et que l'absence et la séparation pouvaient seules guérir. Marie était l'instrument malheureux, sinon coupable, de cette cruelle position : elle en accepta sans murmure et sans révolte les déchirements. Le départ de la petite fée avait amené à Rémillac une profonde solitude, elle était le bruit joyeux de la maison, elle en était le soleil. Marie Sophie se trouva subitement en face d'un vide affreux et pendant quelques jours, un véritable effroi s'empara de son âme. La présence d'Amédée marié à sa sœur lui rendait le triomphe facile surtout avec l'affection qu'elle portait à Annonciade et le désir ardent qu'elle avait de son bonheur. L'absence, au contraire, cher lecteur, vais-je me faire comprendre ? l'absence, en rendant le devoir moins sensible, donnait au souvenir une douceur qui n'était pas sans danger.

Elle voulait rester debout ; elle voulait être courageuse, plus que cela généreuse ; elle le serait, elle le savait, elle en était sûre, mais à quel prix ? Le soldat se bat, pensait-elle, l'homme politique mène l'État, le fonctionnaire gagne le pain de la famille, le prêtre console et guérit, tous échappent aux luttes du cœur ou ne les connaissent qu'à la surface, tandis que la femme ! demain, comme hier, elle est sans appui, sans secours. Nos ouvrages manuels empêchent-ils une image de se dresser devant la pensée inoccupée pendant le travail machinal des doigts ? Où est la force ? où est le remède ?... En

Dieu, répondait une voix intérieure que Marie connaissait bien et qui ne l'avait jamais trompée. Donne-toi toute à Dieu, disait cette voix sainte, et l'amour des créatures s'enfuira, et quand tu auras triomphé de cet amour humain, qui te paraît si fort et qui t'agite comme une feuille remuée par le vent, qui t'abat ainsi qu'un frêle petit enfant, quand tu en auras triomphé, rien ne te coûtera plus en ce monde, les épreuves et les sacrifices n'auront plus de prise sur un cœur qui se sera volontairement broyé.

Marie-Sophie avait l'âme trop pure et trop pieuse pour entretenir dans son cœur une affection impossible. Du jour où elle connut la vérité, elle travailla à détruire dans sa pensée l'image d'Amédée, elle ne chercha jamais à se rappeler les mille souvenirs qui enchanteraient son passé et formaient la chaîne de cet attachement puissant enraciné dans sa vie; elle s'abstint même de prononcer son nom auquel elle trouvait cette particulière douceur que l'amour communique à tout ce qui touche à la personne aimée; elle fit réellement tout ce qui était en son pouvoir pour détruire un sentiment qui ne devait faire que son malheur.

Peu à peu, sous l'action d'une forte volonté secondée par d'incessantes prières, car j'ai dit qu'elle était d'une pitié exemplaire, que la douleur vint encore fortifier, elle triompha de la partie sensible d'elle-même et retrouva quelque peu de ce repos d'autrefois, le plus enviable des biens.

Mais après ce triomphe d'un sentiment non pas détruit, seulement transfiguré, Marie-Sophie connut les affaissements de l'abandon et de la solitude. Dans ce cœur d'où débordait la tendresse quelques mois avant, il ne resta rien que le silence et le froid du tombeau.

N'ayant aucun devoir sérieux à accomplir, sans ressource de conversation, de lecture ou de voisinage, enfouie dans une campagne au fond de la province, elle sentit peser sur sa vie ce formidable ennui dont Eugénie de Guérin dit si bien : " O l'ennui ce fond de la vie humaine ; la plus maligne, la plus tenace, la plus emmaisonnée des influences qui rentre par une porte quand on l'a chassée par l'autre, qui donne tant d'exercice pour ne pas la laisser maîtresse du logis ! " Marie-Sophie ne trouva plus aucun attrait à ses occupations ordinaires : elle souffrit de toutes choses, même des caresses de sa mère qui redoublait de tendresse pour la consoler, et qui ne faisait qu'aggraver la blessure qu'elle cherchait à guérir.

“ Cela me fait mal d'être aimée, écrivait-elle à l'abbé X. ; je voudrais que mon cœur ne fût agité par aucune action, par aucun mouvement, afin qu'il pût mourir.”

L'abbé X. dut la reprendre sévèrement et la rappeler au dévouement qui est le lot de la femme. “ Priez et travaillez, disait-il, vous vivez trop pour vous.”

Par ses conseils, et sans le soupçonner, il éveilla dans cet esprit agité des velléités de vocation religieuse. “ J'ai besoin de changer de milieu, écrivait-elle encore bientôt ; la vie du cloître avec sa douce régularité convient merveilleusement à mon âme malade ; laissez-moi quitter un monde dont je suis désabusée et enseveli dans la retraite les derniers jours de ma vie.”

“ Je vous défends, répondit il, jusqu'à la moindre pensée ayant rapport au couvent. Vous êtes à la place où Dieu vous veut, sanctifiez-vous y. Ce qu'il vous faut quitter, ce n'est pas un monde sans danger, mais votre volonté propre qu'il faut renverser, mon enfant, et fouler aux pieds. Oubliez-vous pour tous et portez en silence et sereinement la croix.”

Elle obéit. Et après quelques retours passagers vers la souffrance, des mouvements involontaires de regret, elle goûta dans sa plénitude de la part de bonheur qui revient à un cœur dompté. Elle s'était remise avec ardeur à ses occupations et à ses devoirs ; la monotonie, l'insignifiance n'en étaient pas exclues, puisque la Providence lui avait fait ce lot, elle devait l'aimer, elle l'aimait.

Elle s'était choisi au début de la vie une route fleurie dont il fallait aire maintenant détourner ses pieds pour le rude chemin semé de difficultés ; mais elle savait avec sa foi ardente qu'il aboutit au même port ; et elle cherchait à atteindre le port.

Madame de Ribienne comme nous l'avons dit au commencement de ce récit, était trop absorbée par ses propres douleurs pour être d'un grand secours à Marié. L'éloignement d'Amédée lui paraissait un remède suffisant à ce mal de cœur dont elle avait oublié la force et les ravages. La jeune fille combattit donc toute seule, et toute seule, avec l'amour et la grâce de Dieu, elle triompha.

VI

CRUEL SECRET.

Le voyage d'Annonciade et d'Amédée fut triste. La première ayant besoin d'aimer et n'osant aimer son mari eut des divergences

de caractère qui désolèrent Amédée. Passive et indifférente devant toute jouissance, elle semblait avoir oublié son âme à Rémillac et promenait une statue aux travers des enchantements du voyage. Ce qu'elle cherchait, la pauvre enfant, ce qu'elle avait attendu de cette union, c'était la possession d'un cœur tout à elle qui reçut sans alliage la pure empreinte de son amour. Ce mariage de générosité, auquel elle supposait qu'Amédée s'était sacrifié, devenait à ses yeux tristement bandés par la jalousie, une épreuve évidente de l'aveugle attachement de son mari pour sa sœur. Il lui a obéi jusque là, pensait-elle en s'enveloppant dans sa douleur. Par un étrange renversement du bon sens, les marques les plus touchantes de la tendresse d'Amédée tombaient sur son cœur en amertume et en poison ; elle voyait l'affection où était le naturel, le faux dans la vérité ; la défiance, en s'emparant de cette jeune âme, l'avait fermée à la lumière.

Les voyageurs s'arrêtèrent à Paris, la jeune femme y avait ses compagnes de couvent et la famille de sa mère honorablement posée au faubourg Saint-Germain. Amédée y comptait également de nombreux amis. Ils furent donc littéralement accablés d'invitations. Annonciade, quelques jours avant, si douce, si timide, si cachée dans la famille, courut de plaisir en plaisir sans vouloir prendre un instant de repos. Son mari craignait qu'avec une santé si délicate et déjà éprouvée, les fatigues des veilles ne fussent dangereuses à la jeune femme ; elle affirma le contraire et ne s'arrêta qu'après avoir bien constaté que la dissipation ne faisait que creuser davantage son âme et en augmenter les besoins.

Passant d'un extrême à l'autre, à son arrivée en Suisse, Annonciade s'enferma dans une chambre d'hôtel en refusant de sortir, témoignant un profond dédain pour les merveilles qu'elle était venue chercher de si loin. Amédée obéit à ce nouveau caprice, l'âme ulcérée et prévoyant pour tous deux un long enchaînement de douleurs.

Ce tête-à-tête, si enivrant entre deux personnes qui s'aiment pendant les premières semaines qui suivent le mariage, ces heures où des âmes tenues jusqu'alors à distance se révèlent l'une à l'autre, Amédée ne les connut pas. La déplorable froideur de sa femme paralysa son cœur, et la contrainte cruelle qui s'établit dans leurs rapports les porta bientôt à fuir les heures de l'intimité.

Amédée froissé dans ses affections l'était aussi dans son orgueil

d'homme. Ces susceptibilités ombrageuses, si nobles et si délicates, qui empêchent le pauvre de rechercher l'alliance du riche, Amédée les avait connues. Domptées par une affection ardente, elles sommeillaient dans un coin de l'âme prêtes à faire explosion devant l'indifférence et la sécheresse.

Perdu en mille doutes et douleurs, Amédée s'acheminait seul chaque jour aux alentours ravissants de Genève. Il demanda et obtint du jardinier d'une villa dont les propriétaires étaient momentanément absents la permission de passer ses après-midi dans le parc dont le lac baignait les arbres. Il adopta une charmille d'où l'on pouvait admirer à l'aise le paysage. C'est là, en présence du mont Blanc et des eaux calmes, pures, limpides, transparentes et lumineuses qu'Amédée évoquait la gracieuse image d'Annonciade, non pas celle de la jeune femme froide et décolorée, mais la personne rayonnante de la petite fée, de la chère et charmante créature qui avait passé radieuse dans sa vie comme une fleur pour ses yeux, comme une caresse pour son cœur.

Qu'était devenu ce rêve, cet enchantement passager ? Où avait fui cet être si cher qui n'était plus qu'une ombre reflétée par le souvenir ? Amédée se posait sans cesse ces questions qu'aucune explication ne venait ni éclairer, ni résoudre. Il se sentait sans énergie contre l'épreuve qui envahissait le présent et l'avenir ; un dégoût profond pour le travail, pour la société, pour la vie même s'emparait de son être que ne défendait pas l'esprit religieux.

Un soir, se sentant plus brisé, plus découragé que jamais, regardant Annonciade assise auprès d'une fenêtre les yeux perdus dans l'espace et le cœur, sans doute, bien loin de là, puisqu'à toutes les appellations affectueuses, d'Amédée, elle n'avait répondu que par monosyllabes quoiqu'avec une extrême douceur, il ne put s'empêcher de lui dire :

— Si vous le voulez, Annonciade, nous repartirons cette semaine pour Argentan ? la vie solitaire et inoccupée que je mène ici ne va ni à mes habitudes ni à mes goûts.

Annonciade avait pâli :

— Retourner à Argentan, répéta-t-elle en scandant les mots avec un sentiment d'angoisse qui n'échappa pas à son mari, je ne peux pas, je ne puis y aller.

Amédée tressaillit, et ce fut avec un léger tremblement dans la voix qu'il s'écria :

— Comment ! auprès de votre mère, de votre sœur ?

—Ma sœur, murmura la jeune femme avec une émotion trahie par un soupir.

Il fit un pas vers elle. Elle poussa un faible cri.

—Ne m'interrogez pas, dit-elle en baissant les yeux et suivant le cours de ses pensées effrayées, car tout un long avenir de tortures insupportables se déroulait à son esprit, je ne peux vous expliquer la cause de ma répugnance, mais ne me forcez jamais de retourner dans ce pays.

—Vous forcer ! reprit Amédée, le sourire amer et le cœur ouvert pour la première fois à je ne sais quels cruels soupçons ; avez-vous cru, Annonciade, que vous épousiez un tyran ?

—Non, répondit-elle sans lever les yeux dans lesquels des larmes s'amassèrent, j'ai peur seulement que vous aimiez Argentan.

—J'y ai ma position et j'y ai votre famille, dit Amédée avec sensibilité, d'ailleurs c'est là que je vous ai connue, Annonciade ! et la voix du jeune homme faiblit ; là qu'entre toutes, je vous ai aimée.

Elle redevint sceptique, calme et froide :

—Cela n'a pas été un jour heureux pour vous que celui où vous m'avez connue ; il vaudrait mieux que.....

Elle n'osa achever.

—Taisez-vous ! cria-t-il avec énergie, ne blasphémez pas la sainteté de mon affection, je ne vous en reconnais pas le droit.

—Vous m'aimez donc ? demanda-t-elle, car l'accent de son mari l'avait passagèrement ébranlée, et elle releva et tourna vers lui ses yeux languissants.

Emu, il l'attira vers lui :

—Que faut-il faire pour vous le prouver ? murmura-t-il, tendrement.

—Renoncer à Argentan, répondit Annonciade torturée par une idée fixe, me jurer que jamais nous n'y mettrons les pieds.

Amédée reçut de cette instance un choc étrange ; toutes les pensées qui pouvaient déchirer son cœur y entrèrent à la fois, et le regret de ce mariage d'amour s'empara de son âme pour ne plus la quitter.

—Ce que vous désirez est difficile, dit-il avec sécheresse ; je ne peux que prier son excellence M. le Ministre de l'instruction publique de me mettre en disponibilité, nous resterons ici jusqu'aux vacances ; au mois d'octobre j'obtiendrai plus aisément mon change-

ment. Où voulez-vous que je sois placé, est-ce au Nord, est-ce au Midi ?

Annonciade vit bien qu'il était blessé ; des larmes contenues coulèrent de ses yeux ; ce fut tout. Sa voix ne trahit pas son cœur quand elle répondit :

— Partout, excepté à...

Il l'interrompit avec rage, il était plus pâle qu'elle :

— Assez..... qu'il n'en soit plus question.....

Il parlait brusquement et se promenait agité par la chambre. Il avait peur d'éclater en reproche ou en larmes comme un faible enfant. Oui, il était malheureux comme un enfant. Quel secret cruel, déchirant y avait-il dans l'âme de la jeune femme ? Il se rapprocha d'elle.

Sa tête blonde était appuyée sur le dossier d'un fauteuil de velours vert, elle se détachait blanche et délicate sur ce fond obscur, légèrement éclairée par les vagues lueurs du crépuscule. Une douceur enfantine était répandue sur ses traits charmants, on pouvait lire sur son front largement ouvert et dans ses yeux bleus toute la pureté, toute l'innocence de son âme. Amédée en fut frappé.

— Elle ne peut être coupable, pensa-t-il, c'est quelque enfantillage dont elle s'effraie.

Il lui prit les mains :

— Soyez confiante, Annonciade, murmura-t-il affectueusement, quoique son âme fût vraiment déchirée de la résistance et de la réserve de la jeune femme ; parlez-moi avec simplicité, je suis votre ami, votre meilleur ami.....ouvrez votre cœur, et dites-moi ce qui vous rend malheureuse depuis notre mariage, tout ce qui vous fait fuir et détester votre pays ?

La pauvre femme resta muette. "Si tu lui disais tout, murmurerait son âme, si tu te jetais dans ses bras pour en finir avec cette torture qui te brise et qui te conduira au tombeau...mais as-tu le droit, reprenait la conscience délicate, de disposer du secret de ta sœur ? Et lui-même conviendra-t-il jamais de la vérité ? Une voix plus humaine se fit aussi entendre : si je m'étais trompée ?... Lui découvrir l'affection de Marie-Sophie, ne serait-ce pas exposer son cœur, à lui à partager cette passion ? Il l'aime, et alors mes reproches ne pourraient le guérir, ou il ne l'aime pas, et j'allumerais moi-même une affection coupable."

Amédée la tenait toujours embrassée. Affligé de son long silence, il l'interrogea de nouveau :

— Parlez, Annonciade, un seul mot nous rendra le bonheur, tandis que cet inconcevable silence peut nous perdre tous deux.

Elle tomba à genoux :

— Ce n'est pas mon secret, dit-elle.

Amédée la releva en la poussant :

— Si cette lutte se prolongeait, je crois en vérité qu'elle me rendrait fou.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE SEPTIEME

DU 20 MARS AU 2 AVRIL.

Jeudi, 20 mars. — Depuis six jours il ne fait que pleuvoir. Temps humide, maussade, cru, désagréable ; j'en suis heureux. Mon patriotisme commençait à être jaloux du climat de Rome ; ces agaceries de température me reconcilient avec les inconvénients de par chez-nous. Je ne voudrais pas trouver les autres pays trop supérieurs à notre cher Canada.

La station a lieu aujourd'hui à S. Sylvestre in *capite*, j'y arrêtai. Pour la circonstance, sur l'autel dans une châsse est exposée la tête de saint Jean-Baptiste. Je la fixai. Il me semblait qu'elle me regardait avec ses deux grands yeux caves. Je restai longtemps en méditation devant ce crâne. Et il y avait de quoi méditer devant le chef de celui qui fut le précurseur, qui baptisa Jésus, que Jésus appelait le plus grand des enfants des hommes, qui donna sa vie pour la vérité. Je lus tout entier le troisième chapitre de saint Luc, et les paroles de Jean arrivaient à mon âme comme si elles eussent sorti de cette bouche que je voyais entr'ouverte. " Préparez les voies du Seigneur, redressez ses sentiers... faites de dignes fruits de pénitence... Je baptise dans l'eau, mais après moi il en viendra un plus puissant, dont je ne suis pas digne de détacher les cordons de ses souliers : il vous baptisera dans le " Saint-Esprit et dans le

feu." Je vous souhaite ce feu du Saint-Esprit, qui n'est autre chose que la grâce et l'amour qu'il allume dans nos cœurs. Bonne nuit ! et dormez bien sous le regard de vos anges.

Vendredi, 21 mars. — Toute ma méditation d'hier portait à fausse adresse. J'étais devant la tête de S. Sylvestre. Celle de S. Jean-Baptiste était dans un autre reliquaire. Elle n'existe pas toute entière, on n'en possède que des fragments. N'importe, ce qui est écrit est écrit, comme ce qui est pensé est pensé. Qu'elle soit de Sylvestre ou de Jean, la tête ne m'en a pas moins fortement impressionné.

Cet après-midi étant rendu par affaire à la Place de Vénise je me décidai à faire le pèlerinage de la *Chiesa Nuova*, l'église de St-Philippe. Elle était fermée. J'allai voir, en attendant que les portes fussent ouvertes, un peu plus loin, St-Jean des Florentins, sur le Tibre, près du *Ponte di Ferrato*. Au-dessus du maître autel est un groupe en marbre représentant Saint Jean-Baptiste baptisant Notre-Seigneur. Je revins à la *Chiesa*. Voyons, trouvez-la sur la carte, le Corso Victor Emmanuel passe devant. De chez moi à St-Philippe, pour y arriver, je n'ai qu'à suivre la plus grande artère qui traverse Rome de l'Est à l'Ouest. C'est le chemin le plus court pour se rendre au Vatican. Y êtes-vous ?

De Bleser va me sauver bien de l'écriture ; mais il ne vous dira pas qu'en arrivant j'ai trouvé un sacristain qui m'a conduit à la sacristie et aux chambres de St-Philippe ; ni avec quelle vénération j'ai examiné chacun des objets que le guide énumère ; que j'ai sonné la clochette qui servait à la messe du saint ; ni pour qui, assis au centre de l'église, sous la lumière, qui tombait éblouissante du dôme, dans le recueillement de ce sanctuaire pieux, je récitai mon bréviaire. Que St-Philippe nous donne à tous son mépris des vanités du monde, son zèle pour le salut des âmes et sa facilité de s'absorber en Dieu. Bonsoir !

J.-B. PROULX, Ptre.

(A continuer)